



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

"Qu'on nous laisse combattre, et la guerre finira" : avec les combattants du Kivu / Justine Brabant
éd. la Découverte, 2016
cote : 60.824

Comment raconter l'atrocité des drames qui persistent depuis vingt ans dans l'est de la RD Congo ? Les réponses à cette question, Justine Brabant est allée la chercher, en 4x4, en moto et souvent à pied, pendant trois ans, sur les sentiers escarpés et boueux du Kivu. En entrant dans les profondeurs des ténèbres d'un conflit sinon oublié, du moins mal regardé, à la recherche de douze chefs, généraux, colonels, commandants dont on lui avait donné la liste dans un café de Bukavu. La démarche de la journaliste et chercheuse, travaillant pour le site « Arrêt sur images », est d'un courage inouï que mesurent ceux qui connaissent des dangers de la région. Et sa détermination à comprendre l'origine des conflits est sans failles.

Qui sont ces Mayi Mayi dont on dit qu'ils pillent et qu'ils violent ? Pourquoi se battent-ils dans une série de conflits qui ont fait des millions de mort ? Comment sont-ils organisés ?

Apparus d'abord dans les années 1960 dans le Sud-Kivu, puis dans toute la région orientale après 1994, les Mayi Mayi représentent une nébuleuse de milices rurales appartenant à divers groupes ethniques autochtones. Ils ont en commun l'usage des pratiques spirituelles développées par leurs propres devins destinées à les rendre invincibles. Aussi sont-ils convaincus que, grâce aux *dawa* (médicaments en swahili), les balles tirées sur eux se transforment en gouttes d'eau.

Majoritairement agriculteurs et éleveurs, à l'occasion coupeurs de route, voleurs de bétail ou superviseurs de mines, ils prônent l'expulsion des Banyarwanda, ces Rwandophones installés au Congo, parfois depuis plusieurs générations ou venus après le génocide de 1994. Ils les considèrent comme une force d'invasion étrangère. Pour expliquer leurs motivations Justine Brabant évoque ce berger dans la plaine de la Ruzizi, qui a vu arriver des réfugiés hutus, puis les combattants de l'AFDL [Alliance des forces démocratiques pour la libération du Congo] traquant ces réfugiés avant de renverser Mobutu et qui, parvenus à Kinshasa, installèrent Kabila père au pouvoir en 1997. Les combattants lui volèrent ses vaches, son patrimoine, son épargne, l'essentiel de son revenu, en fin de compte son mode de vie. Alors il prit son arc et des flèches, sortit des armes à feu cachées dans sa grange et rassembla quelques hommes autour de lui. Il ne pensait pas qu'il s'engageait ainsi dans une guerre qui allait durer



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/). Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

20 ans, la plus meurtrière depuis la seconde guerre mondiale. La plupart des « résistants », comme ils aiment s'appeler, n'imaginaient pas qu'à l'image de ce berger, ils allaient devenir colonel, tuer à leur tour ou voir leurs camarades tués. Etre Mayi Mayi n'est pas une vocation, mais une réponse à la violence par la violence. Comme le dit Martin, un autre « rebelle » : *« Après tout, le mouvement Mayi Mayi, c'est une conséquence de la souffrance. On ne voulait que se défendre, chacun à sa manière, mais d'abord pour soi-même : je mène mon organisation, tu es dans ton coin, je suis dans mon coin, tu ne viens pas me commander. Je commande mes frères, mes cousins, et toi aussi tu fais ainsi »* (p. 67). Le Kivu est entré dans un cycle infernal de représailles. Les conflits sont la conséquence des violences précédentes et chaque épisode se charge de nouvelles frustrations, de nouveaux comptes à régler et de vaines aspirations renouvelées.

Aujourd'hui les Mayi Mayi forment une cinquantaine de groupes armés et revendiquent être les seuls vrais patriotes face aux invasions extérieures. Ils se déclinent en divers groupes : Mongols, Kasingiens, Ngilima, Katsura, Batiri, Fujo, Tcheka, Shikito, Rayia Mutomboki (« citoyens en colère »)... pouvant se démultiplier à l'infini. Ils se battent, sous les ordres de leurs chefs, devenus des seigneurs de guerre ou des dirigeants politiques locaux, parfois aux côtés de l'armée régulière, elle-même composée d'anciens insurgés « intégrés », dans des alliances de circonstance ou contre elle quand l'armée se déploie pour rançonner les civils, piller les villages, superviser les trafics de coltan et voler les récoltes. L'effectif total des combattants Mayi Mayi est impossible à établir. L'auteure ne se risque pas à une évaluation. Selon la nôtre, ils sont 30 000 peut-être. Ils s'avouent déçus de voir à chaque fois le gouvernement de Kabila fils, au titre de la pacification par l'intégration des « forces négatives » dans l'armée, faire la part belle aux rebelles les plus cruels, ceux soutenus par le Rwanda, dont les revendications en argent comme en grades dans l'armée, leur paraissent totalement indécentes. Pour eux, l'ingratitude du gouvernement est totale : les groupes qui ont provoqué le plus de nuisances et qui ont crié le plus fort occupent les meilleures places dans la redistribution des cartes tant militaires que politiques.

Cette injustice est très mal vécue par les Mayi Mayi contraints souvent de se substituer aux FARDC défaillants quand il faut défendre leurs communautés « authentiquement congolaises ».

Sans scrupules à leur tour, les Mayi Mayi vendent leur protection aux élèves contre quelques « dédommagements », comme dans les Moyens Plateaux qui surplombent Uvira, sous le contrôle des « Forces d'autodéfense locales et légitimes » du *mwami*, le chef Ndare Simba.

On découvre, dans ces chroniques, fort bien écrites au demeurant, tous les contrastes d'une situation sans issue. Bon nombre de jeunes résistants armés, à leurs heures perdues, sont eux-mêmes investis dans des associations locales de développement. Certains viennent d'ONG internationales. Des passerelles qui sont liées au fait que, quand on est jeune au Kivu et si on est un peu diplômé et un peu chômeur, les deux débouchés sont généralement la guerre ou l'humanitaire.



Académie des sciences d'outre-mer

Justine Brabant ne dénonce pas trop durement l'impuissance des Nations Unies pourtant scandaleusement flagrante. Avec ses 20 000 casques bleus, la région accueille depuis 1999 la plus importante mission de maintien de la paix du monde, avec un budget annuel de plus d'un milliard de dollars. Avec si peu de résultats sur la sécurité des populations. En revanche, elle est sévère envers les trois cents organisations humanitaires locales ou internationales dont certaines, estime-t-elle ont la fâcheuse manie de gonfler artificiellement leurs listes de victimes, citant un employé d'ONG : « *c'est devenu un concours : celui avec le plus gros chiffres recevra les plus gros financements* » (p. 181).

Le sens du sous-titre du livre vient de cette phrase d'un vieil homme rencontré dans un village concluant un entretien en disant « *de toute façon, qu'on nous laisse combattre et la guerre finira* ». Telle la clé du paradoxe tragique de cette guerre : de plus en plus d'hommes s'engagent en pensant que c'est grâce à leur combat que le conflit se terminera, qu'il faut soi-même, à son tour, prendre les armes pour y mettre fin définitivement, et si besoin en étant encore plus violents que les précédents. L'auteure conclut par son impression d'avoir parcouru un monde absurde où les mots perdent leur sens et dont la devise serait : *la guerre c'est la paix, la paix c'est la guerre !* (p. 235).

Pierre Jacquemot